petit index lexical est une nouveauté précieuse pour les latinistes, même si Cl. LEONARDI demande avec modestie qu'on le lise « seulement comme un essai » : à encourager vivement ! Les fautes restent rares, mais une relecture spécialisée des titres français et espagnols pourrait être utile sur les dernières épreuves. Un seul souhait : un développement minimum du contenu des Actes et Recueils — ce qui est déjà fait pour quelques rares privilégiés. Il faut redire ici la vive gratitude de tous les spécialistes envers ceux qui nous procurent un instrument toujours exceptionnel.

Jacques FONTAINE.

Le latin, de la Renaissance à nos jours.

The *Epitoma Margarite Castigate Eloquentie* of Laurentius Gulielmus TRAVERSAGNI de Savona, edited and translated by Ronald H. MARTIN : Leeds, Leeds Philosophical and literary Society Ltd, May 1986, environ VI + 130 pages.

Dans l'Europe chrétienne du XV^e^ siècle l'éloquence, que veulent ressusciter les humanistes, ne peut prendre que deux formes : les discours de cérémonie prononcés devant les princes (y compris ceux d'Église) par des orateurs officiels ; les sermons devant le peuple. Les genres judiciaire et délibératif sont sans emploi ; il n'y a de place que pour le genre démonstratif. Telle est l'idée-mère de Traversagni dans sa *Margarita* dont il écrivit le présent *Epitome* à Paris en 1480 alors qu'il enseignait à l'Université la philosophie morale et l'éloquence, comme il l'avait fait depuis trente ans à Vienne (Autriche), Avignon, Toulouse, Cambridge et Londres ; il mourut dans sa ville natale, Savone, en 1503, âgé de soixante-dix-huit ans. C'est cette idée qui fait de l'*Epitome* autre chose qu'un amalgame de la *Rhétorique à Herennius* et du *De Inuentione*, avec un zeste d'Isidore et des *Topiques* de Boèce (pas de trace de Quintilien, malgré les exhortations récentes de Lorenzo Valla). Tous les exemples païens sont éliminés au bénéfice de la Bible, surtout de l'Ancien Testament. L'ordre est le suivant : les cinq parties de l'art oratoire (invention, disposition, etc.) ; la différence entre rhéteur et orateur ; l'exorde et ses variétés (15 pages sur 50) ; la narration ; la division ; confirmation et réfutation avec des *loci argumentorum* répartis en *honestum simplex*, *honestum coniunctum utilitati*, *utile simplex* ; la conclusion. Le texte permet de voir comment on lisait et comprenait ses sources ; ainsi l'*amplificatio* (82, 27) est définie comme « le discours par lequel on suscite l'indignation des auditeurs contre un criminel ou une impiété » et elle est accouplée à la *commiseratio* (82, 20 ; 90, 29) ; ce faux sens vient du rapprochement entre *enumeratio*, *indignatio*, *conquestio* (*Inu.* I, 98) et *enumeratio*, *amplificatio*, *commiseratio* (*Her.* II, 47) qui a suggéré l'identité *amplificatio-indignatio*. L'intéressant développement consacré à la mémoire artificielle est original par rapport aux deux sources principales (p. 34). On note l'insistance avec laquelle Traversagni critique (p. 32, p. 76) les sermonnaires qui abusent des divisions et subdivisions et les ornent de rimes, ce qui produit obscurité et prolixité ; tel était en effet l'usage. Bref cet ouvrage a une place dans l'histoire qui aboutit à l'*Ecclesiastes* d'Érasme. Il faut remercier M. MAR-

TIN de son beau travail d'éditeur (d'après un manuscrit du Vatican) et de traducteur.

Jacques CHOMARAT.

Pacifico MASSIMI, *Les cent élégies* (*Hecatelegium*, Florence, 1489). Édition critique traduite et présentée par Juliette DESJARDINS, avec des notes, un apparat critique contenant 4 élégies inédites, une bibliographie et un index des noms propres : Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble 3, 1986, 512 pages.

Voici tirées du tombeau des bibliothèques cent (et même cent quatre) élégies de Pacifico Massimi, poète aux dates incertaines dont l'*Hecatelegium* parut en 1489. Le travail de traduction et d'annotation de M^me^ DESJARDINS est considérable et tout à fait excellent. La présentation annonce un poète original par sa totale liberté de mœurs, une pensée souvent hardie et sentant le soufre, quelquefois un romantisme de réprouvé proche de Lautréamont. Mais comment ne pas être déçu par ces vers médiocres d'un Juvénal sans énergie, d'un Martial sans grâce ni esprit, d'un Catulle sans art ni passion. Massimi paraît artificiel et monotone jusque dans les outrances d'une obscénité le plus souvent pédérastique, et d'une scatologie triste :

Cunnus, mentula, culus hic legetur (V, Prol. 8).
Ast ego tum uideor cunctos transcendere caelos
Cum bene paedico, prandeo, meio, caco (VIII, 10, 41-42).

Le thème du monde à l'envers, traditionnel, voire folklorique, ne sert ici qu'à introduire des lamentations de poète crotté ; seul trait étonnant : le souhait de voir le Grand Turc devenir maître du monde et faire boire ses chevaux sur l'autel de Saint-Pierre, mais ce mouvement de hargne prend place dans un développement sur la disette de mécènes en Italie. Massimi se hasarde-t-il dans la satire, il ne peut que reprocher à ses adversaires des mœurs dont lui-même tire gloire dans le poème voisin. Les évocations de la nature et de la vie champêtre, les fréquents recours à la mythologie pour étoffer un développement banal, restent froids. Notons une anticipation du Père Ubu (« Alors je tuerai tout le monde et je m'en irai ») :

Si mihi de cunctis esset concessa potestas :
Mors subito cunctis una parata foret (X, 5, 37-38).

Le vers de Martial : *Nec tecum possum uiuere nec sine te* (XII, 46, 2) devient ici : *Viuere non tecum, sine te nec uiuere possum* (VI, 5, 3). C'est tout dire. On regrette un peu que le talent reconnu de M^me^ DESJARDINS ne se soit pas exercé cette fois-ci sur un sujet plus digne d'elle[1].

Jacques CHOMARAT.

1. Les vers :

Extremus uitii, liceat si uera fateri,
Virtutis medius dicitur esse locus (X, 7, 23-24)

paraissent signifier « La place du vice, s'il est permis de dire vrai, est aux extrêmes, celle de la vertu au milieu, dit-on » ; c'est, avec une cheville, la sentence issue d'Aristote : « La vertu est un milieu entre deux extrêmes ».

Martini Dorpii Naldiceni Orationes IV cum Apologia et litteris adnexis, edidit Iosephus IJSEWIJN (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana) : Leipzig, Teubner, 1986.

La mince renommée de Martin Dorp (1485-1525) qui passa presque toute sa vie à Louvain comme étudiant, puis comme professeur, est un reflet de la gloire de More et surtout d'Érasme : en 1514 il avait écrit à ce dernier pour formuler des critiques mesurées contre l'*Éloge de la Folie* et des craintes devant le projet qu'avait Érasme de faire paraître un *Nouveau Testament* traduit du grec. Ce faisant Dorp, ami des bonnes lettres, mais formé à la théologie scolastique, était le porte-parole des théologiens de Louvain ; Érasme, puis More lui répondirent et le persuadèrent que l'intention du Rotterdamois n'avait rien d'impie, au contraire. Le présent volume rassemble l'œuvre oratoire de Dorp ; il avait de plus écrit une *Introduction* à la logique d'Aristote, quelques poèmes, lettres et opuscules dramatiques (*Dialogue sur Hercule*, etc.) ici laissés de côté. On a donc : I) Un sermon sur l'Assomption (1510) ; II) Un plaidoyer pour Aristote contre les critiques de Lorenzo Valla ; ce plaidoyer se réduit à citer ou énumérer les auteurs qui ont loué Aristote (1510) ; III) Un éloge de tous les arts (1513), c'est-à-dire, outre les sept arts libéraux : Physique, Médecine, Métaphysique, Morale, Droit, Théologie, enfin Philosophie ; vient ensuite l'éloge de Louvain et de son Université, la seconde après Paris par le nombre d'étudiants (mais Paris est sale) ; IV) la leçon inaugurale d'un cours sur les *Épîtres* de saint Paul (6-7-1516) d'inspiration totalement érasmienne[1] ; V) une *Apologie* de cette leçon qui avait été critiquée par des théologiens traditionalistes. La personnalité de Dorp n'est pas de premier plan, mais elle a quelque chose de touchant ; il a besoin, dans sa fragilité, d'un tuteur intellectuel ; né pour les bonnes lettres, il est poussé vers la théologie scolastique, puis « converti » à l'esprit nouveau, à la piété humaniste ; il avait reproché à Valla son hostilité contre Aristote, il le louera d'avoir critiqué la Vulgate en s'appuyant sur le grec (que lui-même, Dorp, ne connaît pas) ; en lui se reflètent les conflits spirituels et intellectuels de cet âge pré-luthérien. M. IJSEWIJN dans sa Préface déplore que finalement il ait été détourné des bonnes lettres : *quo factum est ut animi dotes satis diuites mox quasi exaruerint studiaque humanitatis apud Belgas magnam iacturam fecerint.* L'éloquence de Dorp est réelle, plus asiatique qu'atticiste, par l'opulence de son vocabulaire (il fait des emprunts à Apulée), l'abondance des épithètes, des énumérations, des images, l'ampleur des périodes, un goût pour les interrogations oratoires et le pathétique. La présente édition de M. IJSEWIJN qui, comme on sait, est professeur de bonnes lettres à Louvain et fondateur de la Société des Études néo-latines, est aussi proche de la perfection qu'il est concevable[2] ;

1. Par exemple la phrase sur l'art de lire (*Oratio*, IV, 5, 1) reprend le *De Ratione studii*, ASD I-2, 117, 9-13.

2. Était-il inutile de signaler certaines expressions provenant manifestement des *Adages*, telles que *Siculae gerrae* (72, 9 = Ad. 1210, LB 526 A) ou *Horti Adonidis* (99, 33 = Ad. n° 4 LB 26 s)? Peut-être.

les indications de sources, les références des citations condensent sous la forme la plus concise et la plus claire une masse d'informations qui repose sur un long travail qu'on ne peut qu'admirer.

Jacques CHOMARAT.

Claudio MORESCHINI, *Dall'Asclepius al « Crater Hermetis ». Studi sull'ermetismo latino tardo-antico e rinascimentale* (Biblioteca di studi antichi, 47) : Pise, Giardini editori e stampatori, 1986, 290 pages.

M. MORESCHINI retrace d'abord l'histoire de l'hermétisme, donc de l'*Asclepius*, en milieu latin aux premiers siècles de notre ère : Arnobe qui soutient une sorte de concordisme entre hermétisme, platonisme et christianisme ; Lactance qui utilise l'hermétisme pour confirmer et approfondir certains dogmes chrétiens (génération du Fils, démonologie, etc.) ; Augustin critique (*C. D.* VIII, 23 sq.) ; etc. Il analyse ensuite de façon détaillée la doctrine philosophico-religieuse de l'*Asclepius* et conclut : « Le lecteur non-chrétien trouvait dans l'*Asclepius* l'équivalent païen du christianisme : la révélation, la gnose, le salut réservé aux justes » (p. 118) ; l'*Asclepius* avait l'avantage de simplifier les hiérarchies ontologiques qu'on trouve dans d'autres traités hermétistes et de placer l'homme au centre de l'univers, entre Dieu et la réalité matérielle. Le texte latin, avec traduction italienne en regard, ne comporte pas d'apparat, mais des notes justificatives de la leçon ou de l'interprétation adoptées lorsqu'elles diffèrent de celles de NOCK-FESTUGIÈRE (C. U. F.) ; les arguments sont quelquefois décevants ou formulés de manière trop rapide ; mais M. MORESCHINI utilise avec raison les travaux de J.-P. MAHÉ sur les textes hermétiques (en copte) découverts à Nag-Hammadi.

On trouve après cela le texte, déjà étudié par KRISTELLER et par la signora BRINI, d'un dialogue hermétiste de Ludovico Lazzarelli datant de la fin du XV^e^ siècle ; il avait été imprimé en 1505 par les soins de Lefèvre d'Etaples chez Henri Estienne (= S) ; M. MORESCHINI reproduit le texte d'un manuscrit de Naples (= N) et rejette en bas de page les variantes de S (qui ne dérive pas de N) lors même que N est manifestement fautif[1]. Intitulé *Via Christi et crater Hermetis* (N) ou *Crater Hermetis* (S) ce dialogue représente l'auteur instruisant le roi Ferdinand d'Aragon, disciple docile et enthousiasmé, ainsi qu'un troisième personnage qui disparaît en S, le poète Pontano[2]. Quelques citations : *Christianus ego sum ... et hermeticum simul esse non pudet* (4, 1, 3) ; *Sola est nosse Deum salus, / sola est iustificatio, / solusque ad superos gradus* (5, 3, 60-62) ; *Si ... omnis natura imago est Dei, multo magis homo, propter quem facta sunt omnia* (18, 5, 36-38) ; *... a Dei cognitione in*

1. Les vers *Hi sunt discipuli, etc* (27, 1, post 56 in S) montrent que S ne dérive pas de N ; dans *sicut uir uxori, homo coniunctus uitam nactus perpetuam delectabatur* (10, 2, 17-18) il y a une lacune avant ou après *coniunctus* (S présente : *diuinae sapientiae coniunctus*), autrement le texte reste inintelligible ; de même *regno* (17, 1, 43), alors que *regni* (S) offre un sens. Pour *Hisce ... epulis saleris* (2, 2, 6-7) que M. MORESCHINI déclare à bon droit obscur on pourrait suggérer la correction *aleris* « tu seras nourri » (cf. la même image en 3, 1, 10-11).

2. Le dialogue a lieu quand le soleil est dans les Gémeaux (13, 4, 61-62) donc à la fin de mai ou au début de juin, après 1492 (p. 205).

tui cognitionem descendas (21, 3, 27) ; *Mentem propterea persimilem sibi / sermonemque homini iam genitor dedit / ut diis consimilis parturiat deos, / Patris fataque compleat.* (27, 1, 61-64). Les autorités invoquées outre la Bible et le *Corpus Hermeticum* comprennent Philon et Denys l'Aréopagite, les *Hymnes Orphiques*, Platon (critiqué cependant pour avoir nié toute relation entre l'homme et Dieu), plusieurs textes hébraïques attribués à Enoch, Abraham, etc., Macrobe ; quelques lignes sont consacrées à la Kabbale avec une allusion à Pic de La Mirandole (30, 3, 24). M. Moreschini fait justement remarquer que les hymnes mêlés à la prose du dialogue rappellent la *Consolatio Philosophiae*. Cet ouvrage mérite de nouvelles études.

Un appendice est consacré à la tradition manuscrite de l'*Asclepius* et des opuscules philosophiques d'Apulée. Reprenant l'examen de certains manuscrits déjà décrits par Jean Beaujeu dans son édition, M. Moreschini en étudie aussi de nouveaux ; il modifie et enrichit le *stemma*, fait intervenir l'*editio princeps Romana* (1469) dans sa recherche sur la tradition manuscrite. Ce travail n'amènera pas à modifier le texte sinon peut-être sur quelques détails, mais il constitue une importante contribution à l'étude de la transmission de l'*Asclepius*.

Jacques Chomarat.

C. Balavoine et P. Laurens (éd.), *La statue et l'empreinte. La Poétique de Scaliger* : Paris, Vrin, 1986, 203 pages.

Ces travaux d'un colloque tenu à Tours, au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, en 1983, se situent « au carrefour d'heuristiques complémentaires », et cette variété est particulièrement bien venue quand il faut réfléchir sur l'œuvre d'un *personnage* aussi complexe que le médecin humaniste italien, réfugié à Agen.

Le titre de ces *Actes* est une allusion aux remarques de Scaliger sur la « matière » de la statue (au livre 1, *Hylè*), et sur le *charactèr* imprimé dans la matière ductile (au livre 4, *Paraskeuè*).

Les contributions ont été ordonnées en trois sections :

— la *Poétique* et l'Histoire

— les lignes de force d'une construction

— les enjeux théoriques.

Première section.

L'utilisation d'un schéma historiographique cyclique devrait susciter l'optimisme chez ceux qui ont la chance d'arriver au moment d'une « renaissance ». Pourtant l'horizon intellectuel des successeurs de Pétrarque ne peut guère être rayonnant, car si, selon Scaliger, la Poésie a bien progressé jusqu'à Virgile, la royauté — ou plutôt la divinité — de ce dernier ne laisse aux héritiers que la gloire de « s'efforcer » -*tentandum namque nobis est*, ou *sursum corda*, comme le dit M. Fumaroli pour conclure sa communication, *Scaliger et le « schème historiographique »*.

M. Magnien — à qui l'on doit aussi un très utile *essai de bibliographie raisonnée* — nous présente *Le statut d'Horace dans les « Poèticès lib. VII »*.

Si Scaliger a bien cherché à « se mesurer » avec Horace, le poète de Venouse ne trouve pas souvent grâce à ses yeux, mais le plus grand dédain est réservé à Horace poéticien : *Horatius artem quum inscripsit... sine docet arte,* car cet homme-là n'était point philosophe.

A. Stegmann compare les jugements dus à la « rigueur impitoyable d'un Scaliger » (dans le livre 6, *Hypercriticus*) avec « l'impressionnisme éclectique d'un Giraldi » (dans le *De poetis*), sur nombre de poètes néo-latins.

Dans ce qu'il nomme modestement une « mise au point », M. Simonin pose le problème de la « Fortune » de Scaliger : « influence ou réputation? ».

Deuxième section.

J. Jehasse cherche à montrer l'unité dans *L'architecture de la « Poétique »*, dont les sept livres indiquent les « étapes successives et les paliers » de la formation du poète.

J. Chomarat, qui traite de *L'idée de « compositio »*, reconnaît deux sens à ce terme. Il montre que l'équilibre du poème (à savoir, bien sûr, l'*Énéide*) — tension entre la *prudentia* et la *uarietas* — exerce une influence équilibrante sur la vie humaine : c'est, du moins, le vœu secret de l'auteur de la *Poétique*.

F. Lecercle étudie *La compulsion taxinomique* chez Scaliger, qui prétendait « renoncer à l'empirisme de ses prédécesseurs pour adopter une méthode toute philosophique », et il conclut que « l'ordre ainsi postulé est à moitié enfoui sous la prolifération des taxinomies ».

J. Stefanini — *Unité d'une pensée* — veut montrer la « cohérence » entre l'œuvre du linguiste (*De causis*) et celle du poéticien.

Troisième section.

Le poème, selon Scaliger, est une sorte d'imitation, et l'on doit s'interroger sur « l'objet, la finalité, la matière et le but de cette imitation ». Dans sa contribution, *Pour une mimétique de l'imaginaire*, C. Balavoine rappelle que « ce balisage de la réflexion » n'apparaît qu'au livre 3 (*Idea*), et n'est, du reste, qu'un trompe-l'œil, ou peu s'en faut. Pour Scaliger, en effet, la création que l'on doit imiter n'est pas la Nature, mais Virgile, dont le texte est une *altera natura*.

P. Laurens donne pour sous-titre *De numeris* à la fin du livre 4 (*Paraskeuè*), et il étudie la *Performance stylistique*. Il nous fait suivre fidèlement les ramifications de l'analyse de Scaliger, et reconnaît l'influence de Denys d'Halicarnasse.

P. Lardet trouve dans la *Poétique* une *Plastique du discours*. Il met en lumière les rapprochements qu'on peut opérer entre ce livre et les arts plastiques, en s'attachant particulièrement au cas d'Alberti.

A. Michel traite des *Vertus du style poétique — prudentia, uarietas, efficacia* — et donne une place privilégiée à la *suauitas*. A l'origine des réflexions de Scaliger on peut reconnaître Hermogène de Tarse, médiatisé, si l'on peut dire, par Georges de Trébizonde, et il n'est pas indifférent que ce dernier se soit exprimé en latin.

Tout le monde, dans ce travail, rend bien justice au penseur Scaliger, mais l'homme n'a pas été sans susciter, chez presque tous les auteurs, de l'agacement, voire de l'irritation : sa fourberie intellectuelle, sa mégalomanie, son outrecuidance, sont ici mis en lumière à tout instant. Somme toute, pourtant, nos collègues ont été plus nuancés que Rabelais, qui « le connaissait bien », et qui voyait « le Diable » dans son habile confrère.

Geneviève DEMERSON.

R. WALTER, *Beatus Rhenanus, citoyen de Sélestat, ami d'Érasme (Anthologie de sa correspondance)* : Strasbourg, Librairie Oberlin, 1986, 313 pages.

Le renouveau que connaît actuellement l'étude de la littérature néolatine a encouragé M. Robert WALTER à publier la première édition critique — certes partielle, puisque limitée à une anthologie de dix-huit lettres — de la correspondance latine de l'humaniste sélestadien Beatus Rhenanus (1485-1547).

Le choix de ces lettres a été réalisé par l'auteur en fonction de trois critères : la renommée de leurs destinataires, la pertinence des faits et des arguments qu'elles évoquent, les étapes qu'elles marquent dans l'itinéraire intellectuel et spirituel de Rhenanus. Faut-il ajouter que c'est l'humanisme international de l'époque qui revit à travers ces documents, avec un Français comme Lefèvre d'Étaples, un Italien comme Apezoni, familier des princes, le grand Hollandais Érasme, les Allemands Hummelberg et Reuchlin, les Alsaciens Brant et Jacques Sturm, les Suisses Boniface Amerbach et Zwingli, l'Autrichien Nausea, évêque de Vienne et enfin le prince Ferdinand, roi de Rome et futur Empereur d'Allemagne? Mais ce sont aussi toutes les grandes affaires politiques et religieuses de la première moitié du XVI^e^ siècle, aussi bien l'opposition entre François I^er^ et Charles-Quint que l'avènement et l'essor de la Réforme avec ses contrecoups, notamment la cruelle Guerre des Paysans qui constituent l'arrière-plan dramatique du tableau — sans oublier les terreurs du siècle comme la peste toujours recommencée ou le péril turc.

Il reste que l'enquête érudite et minutieuse de M. WALTER se veut d'abord et avant tout un témoignage sur l'homme Rhenanus. Aussi l'ensemble du livre se présente-t-il comme une sorte de « Rhenanus par lui-même », un réseau d'informations personnelles sur sa jeunesse d'étudiant à Paris (1503-1507), ses débuts d'humaniste à Sélestat et Strasbourg (1507-1510), l'évolution de sa pensée sous l'influence successive de Lefèvre d'Étaples et de K. Celtis (1510-1512), puis d'Érasme et de Luther (1512-1522), sa rupture avec la Réforme (1522-1525) et enfin l'apaisement que lui procurent ses recherches historiques et philologiques où s'affirme de façon éclatante sa véritable ambition (1525-1547).

Au total un ouvrage indispensable pour qui veut comprendre les débats d'idées inhérents à l'humanisme de la Renaissance.

Yves LEHMANN.

Silvia VARGAS ALQUICIR, *Catalogo de obras latinas impresas en Mexico durante el siglo XVI* (Cuadernos del Centro de Estudios Clasicos, 16) : México, Universidad Nacional autonoma de México, 1986.

173 numéros ne signifient pas 173 ouvrages car l'auteur de ce catalogue a disjoint par exemple une *Dialectica resolutio cum textu Aristotelis* (n° 4), sa dédicace (n° 118), une lettre de l'auteur au lecteur (n° 125) et d'autres pièces jadis imprimées avec le texte principal (n^{os} 165 et 167). On ne sait pas toujours si les coquilles sont du XVI^{e} ou du XX^{e} siècle. En 1578 les Jésuites organisent sept concours de poésie en l'honneur de reliques qu'ils ont fait venir, car c'est pour avoir abandonné leur culte qu'Empire byzantin, Afrique, Germanie, Gaules ont été précipités de leur *sublimi tranquilloque statu* (p. 95) ; au premier concours, en hexamètres, sur la *uirtus* des Martyrs les prix seront : 1) la *Somme* de saint Thomas ; 2) une salière d'argent ; 3) deux cuillères d'argent. Le poème vainqueur du deuxième concours commence ainsi : *Huc ades fest⟨o⟩ redimite lauro / Phebe, Musarum choreas relinquens, /* etc. Montezuma est mort depuis moins de soixante ans, Érasme depuis un peu plus de quarante.

Jacques CHOMARAT.

Jean-Pierre NÉRAUDAU, *L'Olympe du Roi-Soleil. Mythologie et idéologie royale au Grand Siècle* (Coll. « Nouveaux Confluents ») : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 283 pages, 1 *index*.

Le titre que nous venons d'indiquer figure en première page. Mais (par une élégante imitation des pratiques qui furent en honneur au XVII^{e} siècle), la couverture propose une présentation plus détaillée : *L'Olympe du Roi-Soleil ou comment la mythologie et l'Antiquité furent mises au service de l'idéologie monarchique sous Louis XIV à travers la littérature, la peinture, la musique, les fêtes, la sculpture, l'architecture et les jardins, à Vaux-le-Vicomte, Meudon, Saint-Cloud, Sceaux, Marly, Saint-Germain et Versailles.* Seuls, les bibliographes seront un peu embarrassés. Une telle manière de procéder permet d'accorder la *breuitas* classique et la *copia* baroque. Elle facilite grandement la tâche des auteurs de comptes rendus.

Le nouvel ouvrage de M. NÉRAUDAU est très attachant et utile, pour diverses raisons. D'abord, il inaugure une collection dont l'auteur assume aux Belles-Lettres, la direction. Ces « nouveaux confluents » sont ceux de l'Antiquité et de la modernité. M. NÉRAUDAU s'associe à un courant de recherche qui est actuellement très actif et veut montrer la place de la tradition antique dans la culture (traditions et savoirs) à travers l'histoire et jusqu'à notre temps. Il s'agit d'illustrer « l'impossibilité — regrettée parfois, voire niée, mais inexorable — de parfaitement comprendre le monde moderne sans y cerner la part qu'il doit à l'Antiquité ». Soulignons bien qu'une telle démarche s'étend à l'ensemble de la culture et non seulement à la littérature mais aussi aux arts et à la sociologie. M. NÉRAUDAU nous annonce déjà d'autres titres dans la Collection : on partira de Félibien et on ira jusqu'à Pavese, en passant par l'Opéra du XIX^{e} siècle.

Ici même, ce sont bien la politique et les arts qui sont en cause. Comme l'indique l'auteur, il s'agit de mettre en lumière la part de la mythologie antique dans l'idéologie instaurée par le Roi-Soleil. Celle-ci ne peut évidemment être étudiée de manière totale dans le cadre d'un tel ouvrage. Mais il est possible d'en dégager des aspects particulièrement significatifs et on s'aperçoit alors que l'Antiquité entre très souvent dans la formulation de ces thèmes ou de ces motifs.

M. Néraudau les étudie selon un plan souple qui lui permet de concilier l'exposé systématique (relatif aux différents types de création artistique ou intellectuelle) et la description des évolutions chronologiques.

Le premier chapitre examine donc les origines de l'idéologie solaire. Le rôle de Campanella est mis en lumière dès la naissance du Roi. L'auteur de la *Cité du soleil* présente un horoscope en vers latins qui s'inspire de la *IV*e *églogue*. On note que l'influence antique arrive ainsi à la France par des voies modernes qui sont celles de la Renaissance italienne.

Lorsque, bien plus tard, le Roi prendra véritablement le pouvoir, il donnera toute leur force aux symboles solaires. Mais il les accompagnera d'une devise : *nec pluribus impar*. M. Néraudau insiste à juste titre sur le fait qu'elle est latine et, avec les contemporains, il montre comment elle l'a emporté sur toutes les autres propositions. C'était — il faut l'avouer — une figure de style, une litote. Car enfin elle signifiait à peu près : peut mieux faire. Mais il fallait considérer la manière de le dire et de l'appliquer.

Dans ces deux moments, l'idéologie royale s'affirme dans son caractère absolu. Mais entre-temps il y a la Fronde et Mazarin. Alors se dessine, issue du xvie siècle finissant, une idéologie d'origine italienne où le romanesque héroïque de l'Arioste côtoie le machiavélisme. Louis XIV a surmonté l'un et l'autre. Mais il a gardé la nostalgie de l'héroïsme italien. De là un double mouvement.

D'une part, il va du baroque vers le classicisme. Il s'enchante dans les ballets de cour, avec Benserade. La Fontaine aurait bien voulu les prolonger, lui, le plus pur héritier des Italiens. Mais le Roi a d'autres exigences. Peu à peu de l'héroïsme aristocratique, qui profitait à tous les grands, il passe au classicisme monarchique, qui fait de lui le seul héros, qui écarte les charmes ambigus de la mythologie et qui la remplace par la cosmologie. L'évolution du règne est celle-là même qu'on trouve dans les tableaux de Poussin. On part du jardin d'Armide et on en rêve encore dans les plaisirs de l'île enchantée... Mais déjà Molière dépasse les enchantements au nom d'une réalité plus cartésienne. On va vers Racine et vers le réalisme psychologique de la tragédie classique. Lully et Quinault se tiennent à mi-chemin.

Il en va de même pour l'architecture et la peinture. Versailles n'est plus Vaux. La mythologie qui présidait tant bien que mal à l'image que Nocret donnait de la famille royale, s'efface. Le Roi n'a plus de famille, ou peu s'en faut. Il règne seul sur le cosmos, comme le soleil. Il régit les saisons et, de cette manière, il réintroduit le temps dans l'éternité — un temps qui n'exprime pas seulement les cycles cosmiques mais qui est aussi celui de l'histoire.

Précisément, l'histoire des châteaux royaux est l'histoire d'une âme.

Vaux, avec ses coupoles et son Hercule, confondait encore l'idéologie cosmique et un culte héroïque dont le Roi n'était pas tout à fait maître. Versailles supprime les coupoles et les héros. Au bout du compte, il n'y a plus qu'un jardin reflété par des miroirs, les pièces d'eau, la Galerie des glaces. Le Roi est devenu roi de lumière — et de reflets.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la profondeur et la qualité de ces analyses. Elles apportent tout autant de résultats qu'elles posent de questions.

Le résultat majeur est le suivant : M. Néraudau met avec force l'accent sur l'influence d'Ovide. On peut expliquer cela : le poète latin (dont la critique d'hier a trop minimisé l'importance) établit précisément un accord admirable entre Virgile et Stace, puisqu'il est à mi-chemin de l'un et de l'autre. Entre le classique et le baroque, il trouve une unité.

Les questions? Il y avait grand mérite à les suggérer. Elles sont relatives à l'idéologie royale. S'agit-il d'une pensée véritable ou d'une propagande? Les ambiguïtés sont nombreuses. M. Néraudau ne les a pas toutes résolues, mais il a ouvert des voies pour répondre. En particulier, la part du Christianisme semble faible dans son livre. Pourtant, il s'agit bien d'une donnée antique. Il est vrai que l'auteur insiste sur le rôle de l'allégorisme mythologique chez les Jésuites. Il rejoint ainsi les conclusions de M. Fumaroli (*L'âge de l'éloquence*). Et peut-être aussi nous laisse-t-il entendre que, lorsque ses plaisirs intimes et son art de vivre étaient en jeu, le Roi se tenait assez loin de sa religion...

M. Néraudau montre que l'idéal politique lui-même est concerné. Il nous fait voir que Louis XIV a voulu gouverner par la culture. Bonne (ou belle?) leçon pour nos modernes admi istrateurs. Versailles est l'image d'un règne où le monarque a compris qu'aucune perfection ne peut être acquise sans les Muses : avant tout, le soleil est Apollon.

Cela ne va pas sans souffrance. Car il n'est pas facile d'être Roi et Apollon. Les plus belles pages de ce livre sont celles qui nous l'expliquent. Le Roi a construit Versailles. Il en a éliminé peu à peu ce qui évoquait la rêverie italienne : la Grotte des Nymphes, le premier bassin de Latone... Mais la nostalgie de sa jeunesse demeure. Elle s'exprime dans le Parc et au Trianon, à Marly aussi. Le « charme inconnu » que chantait La Fontaine ne s'est pas évanoui. Dès lors qu'il respectait avant tout la beauté, le Roi-Soleil demeurait homme. Son couchant n'était pas sans mémoire. Tel est le vrai mystère de Versailles. Ni Virgile, ni Ovide, ni l'Arioste n'en sont absents. Le palais d'or et de verre ne reflète pas seulement l'éternité du Roi, ni même son histoire, mais tout simplement le temps de sa vie.

Alain Michel.

André Chervel, *Les auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours* (avec la collaboration de Pierre Coll, Tristan Hordé, Christian Lovighi, Gabrielle Origoni, Liliane Peltier-Laloi, Lydie Rouah) : Paris, Institut national de recherche pédagogique (service d'histoire de l'éducation), Publications de la Sorbonne, 1986, 388 pages.

« L'objet de ce travail est de présenter l'ensemble des œuvres et auteurs français, latins et grecs qui ont, depuis la Révolution française jusqu'à nos jours, été voués par décision officielle à une exploitation scolaire de type linguistique et littéraire ».

Après une introduction qui propose un certain nombre de définitions : enseignement secondaire, texte littéraire ; de précisions ou d'interrogations sur les éditions, les recueils, les exercices, la pratique réelle des classes, l'auteur nous offre, en tableaux fort clairs, les programmes de français, latin et grec pour toutes les classes intéressées : les classes élémentaires de 1839 à 1880, date à laquelle l'enseignement du latin a disparu de ces classes ; les classes de la 6e à la « rhétorique », depuis 1801 ; les classes dites « logique », puis « philosophie », puis « terminales » depuis 1852, date de la réforme du baccalauréat ès sciences. Le même travail est effectué pour l'enseignement primaire supérieur, l'enseignement secondaire « spécial » ou « professionnel », l'enseignement secondaire des jeunes filles, l'enseignement technique. D'autres tableaux présentent la liste des auteurs mis au programme du baccalauréat pour ces disciplines, à partir de 1840. Plusieurs annexes proposent documents et éclaircissements.

Cet ouvrage minutieux offre à l'histoire de l'enseignement et de la culture un matériau brut de tout commentaire et c'est là un grand mérite s'agissant d'un sujet — la place des langues anciennes dans l'enseignement — que l'on n'aborde pas sans passion. Le lecteur, à son gré, pourra aussi suivre l'évolution du programme de telle classe ; inventorier le « bagage » acquis par l'élève à telle époque ; constater la lente conquête de « l'espace scolaire » par les auteurs français aux dépens des auteurs anciens. La « fortune » de tel ou tel auteur n'est pas une des moindres surprises que réserve ce livre : importance de Fénelon à travers toutes ses œuvres, de Lhomond, présence d'auteurs « oubliés » : Élien, Justin ou Babrius ; surprise aussi devant la formulation des programmes : *Vie de Charles XII*, *Le poème de la Religion*, *Mœurs des Israélites*, sans mention des auteurs, comme s'ils appartenaient à une « koinè » et qu'il ne fût pas nécessaire de préciser : Voltaire, Louis Racine, l'abbé Claude Fleury. Au-delà des éléments historiques généraux, cet ouvrage peut être un outil précieux pour qui essaie de cerner avec précision l'élaboration et la composition du savoir des écrivains français du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle.

Michèle Brossard.